



Annales historiques de la Révolution française

355 | janvier-mars 2009
L'Église catholique en Révolution

Jean Marchioni, *Place à Monsieur Larrey, chirurgien de la garde impériale* ; Henri Ducoulombier, *Un chirurgien de la Grande Armée. Le baron Pierre-François Percy et Jean Flahaut, Charles-Louis Cadet de Gassicourt (1769-1821), bâtard royal, pharmacien de l'empereur*

Patrice Bret



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/10784>
ISSN : 1952-403X

Éditeur :

Armand Colin, Société des études robespierristes

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2009
Pagination : 235-238
ISBN : 978-2-200-92557-4
ISSN : 0003-4436

Référence électronique

Patrice Bret, « Jean Marchioni, *Place à Monsieur Larrey, chirurgien de la garde impériale* ; Henri Ducoulombier, *Un chirurgien de la Grande Armée. Le baron Pierre-François Percy et Jean Flahaut, Charles-Louis Cadet de Gassicourt (1769-1821), bâtard royal, pharmacien de l'empereur* », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 355 | janvier-mars 2009, mis en ligne le 01 décembre 2009, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/10784>

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

Tous droits réservés

Jean Marchioni, Place à Monsieur Larrey, chirurgien de la garde impériale ; Henri Ducoulombier, Un chirurgien de la Grande Armée. Le baron Pierre-François Percy et Jean Flahaut, Charles-Louis Cadet de Gassicourt (1769-1821), bâtard royal, pharmacien de l'empereur

Patrice Bret

RÉFÉRENCE

Jean Marchioni, *Place à Monsieur Larrey, chirurgien de la garde impériale. Biographie*, Arles, Actes Sud, 2003, 508 p., ISBN 2-7427-4310-3, 27, 90 €.

Henri Ducoulombier, *Un chirurgien de la Grande Armée. Le baron Pierre-François Percy*, Paris, Éditions historiques Teissèdre, 2004, 511 p., ISBN 2-912259-92-4, 45 €.

Jean Flahaut, *Charles-Louis Cadet de Gassicourt (1769-1821), bâtard royal, pharmacien de l'empereur*, Paris, Éditions historiques Teissèdre, 2001, 490 p., ISBN 2-912259-60-6, 42, 69 €.

- 1 « La biographie, genre littéraire bien décrié il y a peu de décennies, reprend une place majeure dans les recherches historiques et c'est tant mieux, car elle permet d'illustrer des aperçus plus généraux par des exemples vivants et significatifs ». Cette appréciation du docteur Alain Gérard, extraite de sa préface à l'ouvrage du docteur Ducoulombier sur

Percy, répond effectivement aux interrogations actuelles des historiens, dont témoigne la journée d'étude organisée le 2 mai 2007 par l'Institut d'histoire de la Révolution française ou le 134^e Congrès national des sociétés historiques et scientifiques organisé à Bordeaux en 2009. Répondant aussi à une attente du public, la biographie est la forme d'écriture historique qu'affectionnent le plus les auteurs extérieurs au monde universitaire, tels les médecins et pharmaciens désireux de rendre hommage à leurs ancêtres. L'histoire au risque de la mémoire... Le genre se décline de façon bien diverse selon les auteurs et les collections, comme en attestent ces trois livres, qui ont en commun d'offrir le regard professionnel d'hommes de l'art sur des membres majeurs du service de santé napoléonien.

- 2 Sans doute l'ouvrage du docteur Marchioni est-il de nature assez différente des deux autres, tant par son style qu'en ce qu'il concerne une figure légendaire, maintes fois visitée, du panthéon de la chirurgie militaire. La quatrième de couverture présente Dominique Larrey (1766-1842), « homme intègre et attachant, soldat de toutes les campagnes, savant visionnaire », comme « l'inventeur du bouche-à-bouche et de dogmes chirurgicaux intangibles, des ambulances volantes et des soins immédiats aux blessés ». D'origine modeste, modèle de vertu et devoir, grand innovateur dans son domaine, le chirurgien en chef de la campagne d'Égypte et de la garde impériale possède à l'évidence les caractères du héros romantique tel que le XIX^e siècle les aimait. Malgré une bonne connaissance du dossier et l'exploitation directe des écrits de Larrey (publiés ou non, notamment sa correspondance), l'auteur, en empathie avec un personnage d'exception, a du mal à se départir d'une approche hagiographique. L'intime familiarité avec laquelle le médecin du XX^e siècle interprète les données consignées par le chirurgien du XIX^e a pour corollaire l'écueil téléologique et la recherche anachronique du précurseur : « précurseur de la médecine humanitaire » (couverture), doué d'une « prémonition bactériologique » pour la peste (p. 162) et le choléra (p. 464), « pressentant le rôle d'un "virus" cent ans avant les découvertes pastoriennes » (p. 18). Larrey n'a pas le monopole de ces « travaux prémonitoires » (p. 12) : en s'inoculant le pus d'un bubon de peste, le médecin en chef Desgenettes a « pressenti la thérapie moderne par sérum de convalescent » (p. 72) ; en confessant à Monge qu'il aurait souhaité être le Newton des particules et petits corps qui aurait « résolu le problème de la vie et de l'univers », Bonaparte serait-il « généticien avant l'heure ? » (p. 184). Ces vraies questions – certes pas la dernière ! – mériteraient, non des assertions ou des propositions vagues, mais un examen qu'une biographie n'autorise pas. Pour le reste, l'ouvrage, avec l'élégance spécifique aux éditions Actes Sud et rédigé dans un style vivant, est mieux pourvu en gravures du XIX^e siècle, notamment d'Horace Vernet, qu'en appareil critique : pas même une note infrapaginale (sans références) pour deux pages de texte, une bibliographie générale pour le moins fort limitée (Gaxotte, Bainville, Ludwig, Madelin et Tulard pour les généralités) et aucun index.
- 3 Les deux autres ouvrages ont le mérite d'aborder des figures moins connues : le chirurgien Pierre-François Percy (1754-1825), que la gloire méritée de Larrey a rejeté dans l'ombre, et le pharmacien Charles-Louis Cadet de Gassicourt (1769-1821), qui a traversé plus en dilettante des carrières moins sujettes à l'héroïsation, ce qui rend son parcours dissipé d'autant plus intéressant. L'on ne peut que se féliciter de voir la « Collection du bicentenaire de l'épopée impériale » couvrir ainsi le créneau des Éditions historiques Teissèdre en associant des travaux inédits à ses rééditions. Conciliant les exigences scientifiques et celles du grand public, l'apparat critique ferait presque oublier l'absence

de tout index : respectivement 958 et 644 notes en fin d'ouvrage, 67 et 49 notices biographiques, outre une bibliographie importante, des annexes et des encadrés thématiques pour présenter le contexte au profane.

- 4 L'aimable figure de Larrey en uniforme, crayon en main et croix d'honneur sur la poitrine ornait la couverture de sa biographie. Le visage mûr de Percy se devine moins aisément sur celle de l'ouvrage du docteur Ducoulombier : sur le champ de bataille d'Eylau enneigé et jonché de cadavres (sur la célèbre toile du baron Gros), il soutient un blessé lithuanien, devant Napoléon et ses maréchaux, qui suspendent leur chevauchée. Si l'image est flatteuse (à 53 ans, l'inspecteur général du service de santé a cessé de payer de sa personne sur le terrain), elle donne le ton de l'étude, qui brosse un tableau plus cruel, ou du moins plus contrasté que celui de la légende forgée par les écrits de Larrey, cherchant à se convaincre lui-même d'avoir obtenu de l'empereur qu'il donne réalité à ses ambitieux projets pour rationaliser l'assistance chirurgicale, secourir au plus tôt les blessés et les sauver de l'issue mortelle de maintes blessures. Car, de la gendarmerie écossaise de Louis XV à l'inspection générale de Napoléon, Percy a été un autre artisan de la chirurgie militaire moderne, créant des équipes chirurgicales mobiles montées sur des « würtze » ou rédigeant un projet de convention de neutralisation des hôpitaux en 1800. Sa correspondance et ses rapports inédits révèlent « l'envers de la gloire » de l'épopée napoléonienne (p. 10) : la face cachée du service de santé s'y dévoile, avec ses défaillances dans la machine militaire napoléonienne, ainsi que les erreurs médicales et les travers d'un Percy trop avide d'honneurs et d'argent pour entrer dans la légende.
- 5 Quant à la biographie que Jean Flahaut consacre à son prédécesseur, elle présente un beau portrait de Cadet de Gassicourt en civil, ruban rouge à la boutonnière. La figure du personnage est des plus originales, comme le rappelle, parmi d'autres illustrations provenant de collections particulières, la reproduction d'un éventail de sa présentation, enfant, à Louis XV... qui n'est autre que son vrai père. L'apothicaire Louis-Claude Cadet, de l'Académie royale des sciences, se contenta de le reconnaître en épousant sa mère plus de deux ans après sa naissance : ce dernier point, sur lequel se trompent les *Mémoires* de Thiébault comme les écrits de Gassicourt lui-même, est clairement établi par les sources mises au jour par l'auteur, dont il convient de saluer l'effort critique.
- 6 Malgré cela, quelques erreurs factuelles ou d'interprétation subsistent. Que l'Académie des sciences ne propose que deux noms, dont un extérieur à la compagnie, pour un poste d'adjoint à la classe de chimie n'est pas le signe d'une probable intervention royale (p. 16), mais la stricte application de la procédure déterminée par les règlements de 1699 (art. IX) et 1716. Par manque de familiarité avec le calendrier républicain, l'auteur place « Le Poète et le pharmacien ou Mes adieux aux littérateurs » de Cadet, publié « en l'an VII (soit 1797-1798) », plus d'un an avant la mort de son père et la publication de *Le Poète et le savant* en 1799 (p. 194, 196)... Dans le vœu de Fourcroy « qu'il ne restera plus en France une seule fortune de vingt mille livres de rente », il voit « une pensée communiste idéaliste avec un siècle d'avance » (p. 130). Quant à la Société d'encouragement pour l'industrie nationale, elle serait « fondée avant 1789 » et « réorganisée en 1801 par Chaptal » (p. 284) ! En outre, la rédaction est parfois éclatée en trop brefs paragraphes et les chapitres forment une succession de fiches thématiques de longueur variable : « Charles-Louis homme de lettres » (VIII, 20 p.), « Charles-Louis face à la monarchie » (XII, 8 p.), « Charles-Louis et la Religion » (XVIII, 7 p.), « Charles-Louis et la franc-maçonnerie » (XIX, 10 p.), « Charles-Louis et la liberté de la presse » (XX, 3 p. !), « Charles-Louis et la chanson » (XXI, 35 p.)... Pourtant, fort bien documenté et offrant d'utiles

citations, nombreuses et diverses du fait de la prolixité et de l'éclectisme du personnage, l'ensemble met le lecteur en état de naviguer à sa guise. L'ouvrage vaut davantage que ne le laissent croire le sous-titre racoleur et une bibliographie qui ignore les synthèses récentes.

- 7 Cadet de Gassicourt se dit lui-même « chansonnier et apothicaire ». Poète et avocat à dix-huit ans (1787), il quitte le barreau après quelques plaidoiries, pour devenir auteur dramatique en 1793, avant de délaisser le théâtre pour la pharmacie et de publier *Le Poète et le savant, ou Dialogues sur la nécessité pour les gens de lettres, d'étudier la théorie des sciences* (1799). Pharmacien de l'empereur, il le suit dans la campagne de 1809 et en sort chevalier d'Empire avec majorat. Reçu docteur ès-sciences de la nouvelle Université, il s'élève contre une spécialisation excessive et prône l'« étude simultanée des sciences » (titre de sa seconde thèse, 1812). Son parcours est ponctué de sociétés de tous ordres, depuis la philanthropique Société de bienfaisance judiciaire (1788) ou l'épicurienne Société gastronomique et littéraire (1796) et son avatar du Caveau moderne (1806) jusqu'à la société des Amis de la liberté de la presse sous la Restauration (ce qui l'amène à témoigner dans le procès de 1819), en passant par le Lycée républicain, la Société d'encouragement pour l'industrie nationale et la Société pour l'instruction élémentaire, et par les sociétés plus en rapport avec son activité principale (Société de pharmacie, qu'il préside en 1818 après six ans de secrétariat, Société médicale d'émulation, Société de médecine du département de la Seine, Académie royale de médecine), sans compter les académies et sociétés étrangères ou de province (Turin, Bruxelles, Lyon, Florence...). La part que ces réseaux ont pu jouer dans sa carrière, de sa brusque ascension professionnelle à son opposition politique sous la Restauration, n'est pas questionnée. Comment expliquer, en 1802, qu'un fils de pharmacien, reçu maître deux ans plus tôt et auteur d'une modeste *Pharmacie domestique* (1801) inspirée du *Catalogue des remèdes* de son père (1765), puisse simplement souffler au préfet de police Dubois, l'idée de créer le Conseil de salubrité de Paris et de l'en nommer secrétaire-rapporteur, poste qu'il occupe jusqu'à sa mort ?
- 8 Avec la Société du Bulletin de pharmacie, dont il est fondateur et secrétaire (1808), Cadet conduit à une activité éditoriale durable. Ayant gardé de sa carrière littéraire un goût pour l'écriture, il publie abondamment dans ce *Bulletin*, devenu *Journal de pharmacie et des sciences accessoires* sous la Restauration (59 articles), comme dans le *Journal de physique* (7), les *Annales de chimie* (18), le *Bulletin de la Société d'encouragement pour l'industrie nationale* (12) ou dans les *Annales générales des sciences physiques* à Bruxelles (10) – sans compter quelques articles non scientifiques, par exemple dans *Le Mois*. Il prend la plume pour lutter contre les charlatans (chap. XXIII, 15 p.), contre la réception par la profession d'une femme, même veuve d'un pharmacien, ce qu'interdit « la décence et même la raison » (p. 248) ou contre le préservatif, ces « redingotes anglaises » ou « capotes de santé » dont le *Dictionnaire des sciences médicales* prône la généralisation de la vente en officine, ce qu'il juge incompatible avec l'ouverture de l'Académie de médecine aux pharmaciens (p. 253-255). Si son *Dictionnaire de chimie* (1803) est vite dépassé – par celui de Klaproth (1810), sans compter celui de l'*Encyclopédie méthodique* qu'achèvent Fourcroy et Vauquelin (1786-1815), ce qu'omet de dire l'auteur –, il rencontre plus de succès avec la seconde édition de sa *Pharmacie domestique*, totalement remaniée en 1815, et surtout avec son *Formulaire magistral* (1812), huit fois réédité jusqu'en 1833 – sans compter plusieurs traductions jusqu'au Mexique (1821). Mais ses écrits sont aussi ceux d'un polygraphe prolixe, qui publie aussi bien une *Théorie des élections* (1797) ou un *Cours gastronomique*

(1809) qu'une histoire de la garde nationale (1818) ou un *Projet d'Institut nomade* (1820), des éloges et nécrologies que des pamphlets. Anticlérical, bonapartiste et hostile au romantisme, il attaque et parodie Chateaubriand et M^{me} de Staël dans *Saint-Géran, ou la nouvelle langue française* (1807) et *L'Itinéraire de Lutèce au Mont-Valérien* (1811).

- 9 Quant à l'itinéraire politique de Cadet, ami intime du futur général Thiébault, il évolue avec l'air du temps. Favorable à la Révolution et à la monarchie constitutionnelle, il lâche le roi après Varennes. S'il chante la Montagne, Marat et Lepeletier en 1793, il refuse le décret des deux-tiers en 1795 et, impliqué dans l'insurrection du 13 Vendémiaire, il est condamné à mort par contumace et se cache en province jusqu'à son acquittement en août 1796, avant d'applaudir au 18 Brumaire et de se rallier à l'Empire. Moins de dix ans après avoir publié *Le Tombeau de Jacques Molai ou Histoire secrète et abrégée des initiés anciens et modernes, des Templiers, des Franc-maçons, illuminés, etc. et recherche de leur influence sur la Révolution française* (2^e éd., 1797), le voici lui-même initié dans la loge de l'Abeille (1805). Enfin, s'il reçoit la Légion d'honneur de Louis XVIII à la veille des Cent-Jours, il rejoint Napoléon et le suit jusqu'à son départ en exil. Puis, devenu celui que Malte-Brun nomme « un petit libéral sans art » (p. 406), il se fige dans une inébranlable opposition à la Restauration tout en conservant ses fonctions.
- 10 Force est de constater, que nous sommes loin, dans ces trois ouvrages, des ambitions de la récente biographie intellectuelle de François de Neufchâteau par Dominique Margairaz ou de la méthode rôdée des biographies que les historiens de la Révolution ont consacrées à des acteurs politiques majeurs ou secondaires. Sans doute s'agit-il ici plutôt de la confirmation ou de la reconstruction par l'histoire d'une mémoire héroïque du corps médical. Pour autant, dès lors que le biographe et l'éditeur acceptent un minimum d'exigences scientifiques, l'historien peut aussi y trouver son compte.